

“Charles était plus capable que moi d’être Premier ministre”

- **Louis Michel, député européen, donne sa vision philosophique du MR.**

- **Il s’épanche sur les épreuves politiques que le Premier ministre Charles Michel, son fils, a traversées.**

- **Il plaide pour une Belgique plus accueillante et une plus grande ouverture des frontières.**

“Le fonds commun au MR, c’est le libre-examen”

Entretien **François Brabant** et **Frédéric Chardon**

Tapi dans son bureau, au neuvième étage du Parlement européen, entouré de boucliers burundais et autres souvenirs d’Afrique, Louis Michel n’a guère changé. L’ancien commissaire européen, ministre des Affaires étrangères et président du MR reste la bête politique qui a affolé les débats belgo-belges pendant trois décennies. Au cours de l’entretien, il passera des rires (tonitruants) aux larmes (discrètes), de la colère sincère au clin d’œil complice. Alors que les militants libéraux se rassemblent ce week-end, le Jodoignois évoque l’identité du MR, et l’émotion qui l’a submergé lorsque son fils Charles est devenu Premier

ministre.

Ce dimanche, le MR organise ses rencontres estivales au parc Pairi Daiza. Plus de 10000 personnes sont inscrites. Du jamais vu, dit-on au siège du MR.

C’est parce vous êtes trop jeunes... Ce qui a fait mon succès dans le parti, c’est d’avoir un jour réuni plus de 10000 personnes au Heysel, dans les années 1980. J’avais fait un de ces battages... Quand je suis arrivé, à la sortie de l’autoroute, tout était bloqué. Je me suis dit: tiens, qu’est-ce qu’il y a comme match aujourd’hui à Bruxelles? En fait, c’était nous...

On en revient au MR à l’idée d’un grand parti populaire? On avait un peu quitté cette vision ces dernières années.

Oui, c’est vrai. Olivier Chastel est un

président remarquable. Il a une conception du libéralisme qui me convient tout à fait. Le libéralisme est un humanisme et n'a rien à voir avec le capitalisme qui n'est qu'une technique. L'économie de marché n'est jamais vertueuse s'il n'y a pas un Etat pour la réguler. J'aime la densité éthique d'Olivier Chastel, je sens ça chez lui, c'est une chose qui lui est chevillée au corps. On nous oppose toujours au PS, mais Olivier fait un gros travail pour montrer que le MR est au service d'une société plus juste, une société de partage et de solidarité. Il a un engagement philosophique qui est le même que le mien.

Vous faites référence à la franc-maçonnerie ?

Pour lui, ce genre d'engagement n'est pas banal, oui. Ce n'est pas en plus d'autre chose, c'est toute sa démarche qui est imprégnée de cela.

La franc-maçonnerie a encore beaucoup de poids au sommet du MR comme à l'époque de l'ancien parti libéral ?

Non, au MR aujourd'hui, il y a plus de croyants que d'agnostiques et d'athées. Ça se ressent dans la culture du parti : le libéralisme est fondé sur la liberté. Certains libre-exaministes croient, d'autres libre-exaministes ne croient pas. Ce qui fait l'essence du parti, qu'on soit chrétien ou d'une autre religion, qu'on soit

agnostique ou autre chose, c'est qu'il y a un fonds commun au MR : le libre-examen. C'est une référence permanente à la liberté, c'est un comportement.

Vous parlez des croyants mais il n'y a pas beaucoup de musulmans au MR, cela dit.

C'est parce que nous n'avons pas érigé en stratégie de parti le communautarisme. Je ne fais pas le procès des autres partis, mais, ailleurs, il y a eu une instrumentalisation des populations étrangères pour en tirer électoralement un profit.

Didier Reynders ne semble pas concevoir son rôle de la même manière que vous quand vous étiez ministre des Affaires étrangères.

On a chacun son style. Il fait remarquablement son travail aux Affaires étrangères. Son crédit sur

le plan international est immense. Didier est très diplomate. C'est peut-être une différence avec moi. C'est un homme d'une grande sobriété dans l'expression. Il ne réagit pas à vif. Moi, quand la coupe est pleine, ça doit sortir. On dit toujours que Didier est froid, mais il peut être chaud aussi. Seulement, il a une capacité de se contenir plus grande que la mienne. Quant à moi, il m'arrive aussi d'être froid... Mais je préfère être chaud. Je suis moins dangereux quand je suis chaud.

“Peu de personnes savent le prix humain que mon fils a payé”

On a l'impression que vous aviez envie de revenir sur la scène politique belge, mais que vous ne l'avez pas fait pour ne pas faire d'ombre à votre fils. Est-ce juste ?

Non. Mais pour moi qui baigne dans la politique depuis toujours, prendre la décision d'aller à la Commission européenne et de quitter définitivement la politique belge, en 2004, ça a été extrêmement difficile. Je vous jure que je n'ai jamais imaginé une seule seconde que je reviendrais après. Mais je ne voulais pas non plus que l'on pense que je n'en aurais pas été capable. Si on m'avait demandé de revenir, j'aurais hésité. Mais on ne me l'a jamais demandé.

Au congrès du MR où a été validée la participation à l'actuelle majorité fédérale, quand votre fils a pris la parole, alors que chacun savait qu'il allait devenir Premier

ministre, vous sembliez bouleversé.

J'ai encore des larmes maintenant (Louis Michel ne peut retenir son émotion, NdlR). Je suis un père d'abord. En plus, on mesure aussi dans ces moments tout ce que cela représente. Peu de personnes savent le prix personnel, humain, intime,

que Charles a payé pour faire le parcours qu'il fait actuellement. Il a payé un prix incommensurable, il a souffert et on l'a fait souffrir.

C'est normal en politique, non ?

Non, ce n'est pas de la politique normale. La presse et ses adversaires l'ont fait souffrir en répétant sans cesse “fils de...”, “fils de...”, “fils de...”. En interne aussi au MR, certains répétaient cela. Il pouvait faire tout ce qu'il voulait, ce n'était jamais assez bien. Tout ce qui s'est passé avec la constitution de la majorité fédérale, c'est la démonstration qu'il était plus taillé pour la fonction de Premier ministre que

moi je ne l'ai jamais été. J'aurais été capable d'être Premier ministre, j'aurais eu la capacité de mettre les gens d'accord. Mais je ne suis pas sûr que j'aurais eu la même capacité de résistance au stress que Charles. Je vous demande de me croire, ce n'est pas une formule: il est capable de faire des choses que je n'aurais pas pu faire aussi bien. Pourquoi? Car, en réalité, il a le caractère de sa mère. Mathieu (le frère de Charles Michel, NdlR), c'est moi. Charles, c'est elle: très rigoureux, hypersensible.

On dit de lui qu'il est un poisson froid,

pourtant.

C'est totalement faux. Vous pouvez blesser Charles avec un rien, mais il ne vous le montrera jamais.

Vous êtes aussi un hypersensible, vous n'êtes pas si différent alors.

Oui, mais la différence, c'est que je n'arrive pas à le cacher. Lui est d'une pudeur extrême. C'est quelqu'un de réservé. C'est pour tout cela que ça lui a fait très mal quand on a osé dire qu'il avait menti (au sujet d'un coup de téléphone qu'il n'aurait jamais donné au président du FDF, Olivier Maingain, durant les négociations en 2014, NdlR).

Sur le plan idéologique, êtes-vous aussi à droite que votre fils ?

La vérité, c'est que je ne suis pas à droite du tout. On pourrait me qualifier de centre droit, mais ce serait plus juste de me qualifier de centre gauche. Sur la défense des entreprises, la compétitivité, Charles est sans doute plus rigoureux que moi, plus radical. Il est intimement convaincu, à juste titre, que seule la réussite économique peut nous permettre d'être socialement très forts et avant-gardistes. Moi, je suis un libéral un peu plus romantique.

Louis Michel: “On peut accueillir encore plus de gens”

Le MR participe au gouvernement fédéral avec la N-VA, dont le président, Bart De Wever, prône l'instauration d'un statut spécial pour les réfugiés. Cela vous met mal à l'aise ?

Je ne partage pas le point de vue de Bart De Wever. Moi, je m'en tiens à l'accord de gouvernement. Les gens qui arrivent chez nous fuient la misère, la violence et la mort. Si une Europe de plus de 500 millions d'habitants est incapable d'accueillir un pourcentage mineur de ces personnes en détresse, alors l'Europe n'a plus aucune raison d'être. Sur ce sujet-là, on ne peut pas être nuancé. On doit être extrêmement généreux et accueillant. C'est la position de mon parti.

On a l'impression que vous minimisez les propos de Bart De Wever.

Je vous dis que je suis en désaccord complet, on ne peut pas être plus clair. Mais moins on en parle, mieux c'est. Je suis un libéral. C'est quand même difficile pour un li-

béral de ne pas considérer que tout être humain sur Terre a un droit inaliénable à aller où il veut. L'Europe forteresse, je n'y crois pas! La liberté qui vit au cœur de chaque être humain est beaucoup trop forte. Elle ne se laissera jamais contraindre durablement par des frontières, quand bien même on tenterait de les protéger par tous les moyens.

Pensez-vous, comme François Gemenne, politologue à l'ULg, que la fermeture des frontières est un “fantasme” ?

Je pense que les frontières sont des notions totalement artificielles. Il y a des théories qui ne sont pas encore les miennes, mais que je trouve intéressantes: si on veut une régulation migratoire planétaire, il suffirait d'ouvrir

toutes les frontières. Intellectuellement, je ne trouve pas ça sot. Même si je ne peux pas porter politiquement cette idée-là, j'estime qu'on ne doit pas l'évacuer du débat. Imaginons qu'on ouvre toutes les frontières du monde, où iraient les flux ? Là où il y a des besoins. Cela aboutirait à une régulation plus naturelle des flux migratoires.

Pour Patrick Dewael (Open VLD), les réfugiés accueillis en Belgique devraient rendre "une contrepartie", sous forme de services à la collectivité. C'est aussi votre avis ?

Si c'est sur une base volontaire, je suis d'accord. Si c'est obligatoire, c'est contraire à nos lois. Ou alors, il faut changer nos lois.

Y seriez-vous favorable ?

Je ne suis pas opposé à ce qu'on y réfléchisse. Ce qui me dérange, dans ce type de déclaration, c'est qu'on fait droit un peu légèrement à ceux qui portent les discours les plus puants sur le sujet. Un humaniste peut admettre que l'on invite un migrant accueilli ici à donner un coup de main à la société. Mais dès que vous mettez le focus là-dessus, je crois que vous encouragez la partie la plus sordide de la nature humaine. Je suis un homme optimiste, je suis même un optimiste de l'homme. Selon moi, les socialistes sont des pessimistes de l'homme, et les libéraux, des optimistes de l'homme. Mais quand je vois la haine qui se déverse sur Internet, j'en deviendrais un pessimiste de l'homme.

La presse devait-elle publier la photo d'Aylan Kurdi, l'enfant syrien retrouvé mort sur une plage de Bodrum, en Turquie ?

Ah, tout à fait ! Il faut quand même qu'on leur montre en pleine face ce que ça représente, à tous les bien-pensants, tous les hypocrites, tous les salauds qui crachent sur les migrants ! Je suis contre le voyeurisme. Mais cette photo, ce n'est pas du voyeurisme, c'est montrer à quoi conduit notre incapacité à gérer la situation.

Partagez-vous la position de la chancelière allemande Angela Merkel, qui appelle l'Europe à se montrer plus accueillante ?

Je suis même prêt à aller beaucoup plus loin qu'elle. Je crois qu'on peut accueillir encore davantage de gens. Les gens qui croient qu'on en aura fini avec les migra-

tions quand les violences auront pris fin en Syrie, en Irak et en Afghanistan, ceux-là se trompent lourdement. C'est un phénomène qu'on va devoir gérer pendant très longtemps encore. C'est pourquoi on doit créer des canaux d'entrée en Europe, officiels et protégés. En fait, c'est simple : l'Europe doit présenter une offre d'accueil qui casse la seule alternative dont disposent aujourd'hui les migrants, qui les oblige à passer par des filières de truands. Et ça, c'est assez facile. Il suffirait de créer, à l'extérieur de l'Europe, des institutions où pourraient s'inscrire les candidats à la migration. A partir de là, on pourrait objectiver la répartition. Que les flux se concentrent, comme aujourd'hui, sur une poignée de pays que le hasard de la géographie a placé là où ils sont, ça ne va pas !